

Compte rendu de lecture

**Renée Ventresque, *Saint-John Perse dans sa bibliothèque*,
Paris : Honoré Champion, collection *Littérature de notre siècle*,
janvier 2007, 305 p.**

Le titre de l'ouvrage n'est pas transparent - que faisait donc Saint-John Perse dans sa bibliothèque ? Il lisait, certes, mais aussi soulignait dans les livres lus ce qu'il considérait pouvoir être un matériau pour sa propre écriture. Repérer ces soulignements, déchiffrer les commentaires en marge des pages, dépouiller les carnets de notes de Saint-John Perse et les dossiers qu'il constituait, mettre en regard cette masse informe et complexe d'informations et les textes publiés, c'est à cette tâche que s'est consacrée Renée Ventresque ; le poète, mort en 1975, a en effet légué à la ville d'Aix-en-Provence sa bibliothèque, ouverte aux chercheurs. Les textes publiés de Saint-John Perse, ce ne sont pas seulement les poèmes, mais la totalité de ce que contient le volume des *Œuvres complètes* réunies dans la Pléiade : l'examen attentif, minutieux et passionné de Renée Ventresque met au jour des pratiques d'écriture sur lesquelles on commençait à avoir quelques idées par des études antérieures, et ce faisant dégage en filigrane une poétique.

Après l'attribution du prix Nobel de littérature, en 1960, Saint-John Perse sollicite Gaston Gallimard pour obtenir son entrée dans la prestigieuse collection de la Pléiade, jusqu'alors réservée aux écrivains morts ; l'éditeur donne son accord et la construction du livre commence en 1965. Saint-John Perse, aidé par Robert Carlier (des éditions Gallimard), l'organise de bout en bout, écrit sa biographie comme si elle était rédigée par un tiers (on en a le brouillon), une partie importante des *Lettres d'Asie* (en principe envoyées de Chine en 1917 et en 1921) et certaines des *Lettres d'exil*, modifie le texte de lettres de jeunesse pour donner de son adolescence l'image qu'il juge

convenir, corrige partout et supprime ici et là un passage, un mot, toujours pour embellir son action. Par ailleurs, il décide de l'ordre des témoignages et hommages, rédige la présentation des recueils, les notes pour chacun d'eux - et les notes de notes -, établit la bibliographie, y compris celle des études qui lui ont été consacrées. Les poèmes eux-mêmes occupent moins d'un tiers du volume, mais la biographie comme tout ce qui accompagne les poèmes sont à lire comme des éléments de ces œuvres complètes.

Donner une image toujours positive de soi, tel pourrait sembler être le seul but d'une réécriture des textes, par exemple celle d'un poème qui avait été remis à Gide en 1907, sous le titre *Pour fêter les oiseaux*. Saint-John Perse le recompose, y fait des ajouts importants et en récrit des fragments, ce qui en change la perspective, mais le publie sous le titre *Cohorte* dans les lettres de jeunesse en le donnant pour le texte primitif. Les transformations visent à convaincre le lecteur que ce poème des débuts appartenait à son adolescence antillaise. Pourtant, l'étude détaillée prouve que *Cohorte* « condense les positions d'un poète qui a son œuvre derrière lui à très peu près » - la « révision » a lieu en 1970 - et l'on y retrouve, outre des relations étroites avec les œuvres des années 1950, insistant, le rêve cratylien de Saint-John Perse, au cœur de ce qu'est pour lui l'écriture poétique : « Et mots pour nous ils ne sont plus signes ni parures, / Mais la chose même qu'ils figurent et la chose même qu'ils paraient » (*Amers*).

Saint-John Perse a sans doute souhaité ériger un monument satisfaisant son désir de paraître identique à lui-même tout au long d'une vie. Il semble aussi que ses pratiques de l'emprunt aient eu un objectif analogue, la recherche de l'unité. Saint-John Perse prétendait toujours avoir peu lu : dans les faits, il a constamment, de ses débuts jusqu'aux derniers poèmes, recouru à l'emprunt. L'examen dans sa bibliothèque des ouvrages soulignés montre qu'il a repris des termes dans des traités d'ornithologie, des ouvrages de géologie, des manuels de botanique, des récits de voyages, dans la Bible, *etc.* Renée Ventresque relève que, dans ses carnets de notes, se succèdent

des menus, des inscriptions romaines, un article d'encyclopédie..., ce qui permet de comprendre qu'il n'y avait pas pour lui de hiérarchie dans la constitution du matériau poétique. Si divers paraissent les éléments rassemblés, ils contribuent tous à l'écriture et, dans l'espace du poème, deviennent création personnelle.

Parmi les emprunts, un ensemble occupe une place à part, l'œuvre de Claudel, et d'autant plus que Saint-John Perse a nié avoir subi son influence. La comparaison des textes prouve le contraire. Ainsi la Chine d'*Anabase* (1924), plus littéraire que décrite à partir de l'expérience, réelle, de l'auteur, doit pour son thème, pour une part de son symbolisme, pour les caractéristiques des héros, pour de nombreuses images, à *Tête d'Or* même si l'esprit de conquête de Saint-John Perse est bien éloigné des aspects désespérés du texte claudélien. Saint-John Perse attribuera d'ailleurs dans la Pléiade une place privilégiée à Claudel, mais en réinventant sa relation avec lui, arrangeant les faits pour que le lecteur place les deux œuvres au même niveau. Ainsi, quand il apprend en 1949 que Claudel parle de publier une étude à propos de *Vents*, il lui écrit pour le remercier : cette lettre reprise dans la Pléiade perd alors un mot (*bien*) - et le sens en est changé : « J'ai su, par notre amie Marthe de Fels, que vous vouliez bien me consacrer quelque chose de votre plume. » Faut-il préciser que Saint-John Perse ne donne pas l'intégralité de cette étude, dont certains passages ne lui étaient pas entièrement favorables ?

On multiplierait les exemples d'emprunts concernant Claudel ou d'autres, ou les multiples retouches de lettres ou de textes qui, toutes, tendent à construire une image avantageuse. Ces intentions apologétiques, si présentes soient-elles, éclairent sur l'homme, qui voulait incarner le Poète. Cependant, on peut mettre de côté cet aspect. D'une part, les emprunts venus d'époques et d'espaces divers se fondent dans l'unité du texte ; d'autre part, comme le conclut Renée Ventresque, « les poèmes, les discours, les témoignages, la correspondance et l'appareil critique », façonnés par Saint-John

Perse, « forment une œuvre totale en laquelle se fonde la notion même de "genre littéraire" ».

Tristan Hordé,
paru dans *La Nouvelle Revue française*,
juin 2007, n° 582, p. 285-288